

VILLE DE ROUBAIX.

Vente du pain.

Le maire de la ville de Roubaix donne avis que, le prix moyen des blés dans le rayon d'approvisionnement étant, savoir :

Blé blanc,	20 fr. 20 c.
Blé macaou,	18 fr. 55 c.

les pains, selon la taxe faite à titre officieux, sont cotés comme suit :

Pain de fleur,	40 centimes le kilogr.
Pain blanc,	33 — — —
Pain de ménage,	27 — — —

Roubaix, 27 novembre 1863.  
ERNOULT-BAYART.

Les tableaux de recensement de la classe de 1863, ouverts à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1864, seront publiés et affichés les dimanches 10 et 17 janvier 1864. L'examen de ces tableaux et le tirage au sort commenceront le lundi 15 février.

MM. les inspecteurs d'Académie ont reçu de M. le ministre de l'instruction publique la lettre suivante :

Paris, 23 novembre 1863.

Monsieur l'inspecteur,

J'ai décidé, dès le 30 septembre dernier, que le *Journal des Instituteurs* cessera d'avoir tout caractère officiel à partir du 1<sup>er</sup> janvier prochain. Vous voudrez bien en informer les instituteurs. Les 160,000 fr. que ce journal recevait à titre de subvention seront employés à améliorer le sort des instituteurs dont le traitement n'atteint pas 400 fr.

Recevez, etc. Signé : DURUY.

Nous sommes informé que l'Administration municipale a reçu de M. le préfet, l'avis que la Compagnie du chemin de fer du Nord consent à rendre public le chemin pavé qu'elle a fait construire pour son usage, entre le chemin du Fresnoy et la route de Mouvaux, à condition que cette voie sera entretenue et éclairée aux frais de la ville, ainsi que l'a proposé le Conseil municipal.

Ce nouveau chemin va donc être ouvert au public et permettra de supprimer immédiatement le passage à niveau à travers la gare qui présente tant d'inconvénients et de dangers.

On parle de l'établissement, à Roubaix, d'un tribunal de commerce, et l'on assure que ce projet doit être proposé à l'administration municipale.

Il est question, dit-on, de provoquer l'assentiment de l'administration supérieure.

Nous ne doutons pas que M. le préfet sanctionne cette mesure.

Roubaix peut prétendre à cette institution.

Le tribunal de commerce pourrait comprendre toute la circonscription de l'arrondissement : Tourcoing, Wattrelos, le Blanc-Sau, Lannoy, etc.

Ce serait épargner des déplacements aux intéressés.

On peut espérer que l'administration entrera dans ces vues. — Il y aurait pour Roubaix non-seulement un avantage, mais la consécration de son importance commerciale.

Nous avons signalé souvent l'insuffisance de l'éclairage sur la route de Tourcoing. Nous revenons sur ce sujet avec une insistance justifiée par plusieurs accidents dont nous avons parlé, et par une attaque nocturne dont a été victime une femme qui rentrait chez elle vers 10 heures du soir.

C'est près de la campagne de M<sup>me</sup> De-

lannoy que l'attaque a eu lieu. Deux individus menacèrent cette femme et cherchèrent même à la fouiller de force. Heureusement deux personnes survinrent qui firent fuir les voleurs.

Il y a quelques jours, un industriel de notre ville essayait une nouvelle machine dont il est l'inventeur. Cette machine est destinée à fabriquer des briquettes de charbon. Il glissa la main sous un engrenage pour faciliter le travail. En ce moment la machine exerçait une pression dont il ne put se rendre maître et elle lui coupa deux doigts jusqu'à la deuxième phalange.

Un vol de 8,700 francs a été commis avec effraction dans la nuit du vendredi au samedi chez un de nos principaux fabricants.

L'auteur de ce vol important n'est pas encore connu.

Un jeune enfant dont les parents habitent le hameau du Pile s'est noyé dans une cuvette d'eau pendant l'absence de sa mère.

Le nommé Auguste Hurbain a été arrêté par la police de Roubaix pour abus de confiance et escroqueries.

On écrit de Seclin au Propagateur :

Les expériences dont nous avons parlé il y a une dizaine de jours, ont démontré que les sources découvertes à l'extrémité de l'embranchement canalisé, à trois kilomètres de cette ville, donneront un débit suffisant pour la distribution d'eau dont il est question de doter la ville de Lille.

Bien que les machines aient cessé de fonctionner, chaque jour amène encore ici des curieux et des ingénieurs désireux de visiter ces réservoirs qui ont empêché, il y a deux ans, l'exécution complète des travaux destinés à mettre Seclin en communication avec la Deule.

Il est probable que si, ce qui paraît aujourd'hui résolu, le projet dont il est question en faveur de la ville de Lille est exécuté, l'embranchement canalisé sera aussi entièrement achevé et conséquemment poussé jusqu'à Seclin.

Dans l'Exposé de la situation de l'Empire présenté au Sénat, on peut remarquer un document curieux sur la pêche côtière. On ne se douterait pas de l'importance de cette pêche et surtout du nombre d'hommes qui y sont employés.

En 1852 les produits de la pêche côtière ont donné une valeur de 23,703,000 fr.; le nombre des bateaux était de 12,128, montés par 49,641 hommes.

En 1862, ces chiffres se sont élevés à 33,245,281 francs comme produit de vente, pour 14,473 bateaux et 54,238 hommes.

Voici un autre renseignement qui n'est pas moins curieux :

La totalité des établissements hulliers existant sur le littoral, soit en dépôt, soit pour l'ébauge ou le parage des huîtres, s'élevait à 32,000 occupant une superficie de 4,500 hectares.

VILLE DE ROUBAIX.

COURS PUBLIC DE CHIMIE.

Lundi 30 novembre, à 8 heures du soir.

DES POTASSES ET DES SOUDES. (Fin.)

Différence entre la potasse et la soude du commerce et la potasse et la soude des chimistes. — Composition de ces dernières. — Pierre à cauter. — Différence essentielle entre l'hydrate de potasse et l'hydrate de soude. — Eau seconde des peintres. — Moyen de préserver de la rouille les ustensiles de fer, de fonte et d'acier. — Extraction du potassium et du sodium par les procédés de Gay-Lussac, Thénard, Brunner, Marreska, Donny et Sainte-Claire Deville. — Fabrication industrielle du sodium.

COURS PUBLIC DE PHYSIQUE.

Mercredi 2 décembre, à 8 h. du soir.

ÉTUDE DU MAGNÉTISME TERRESTRE.

Précautions à prendre dans les observations magnétiques. — Influence du fer des vaisseaux sur l'aiguille aimantée : Méthode de M. Barlow. — Description et usage de la plaque de correction. — Influence du fer des vaisseaux sur le marche du chronomètre. — Boussole de déclinaison. — Méthode de retournement.

COURSES DE ROUBAIX.

La question des courses vient d'être débattue au Conseil municipal de Lille, par plusieurs membres qui ont exprimé des opinions opposées.

Un des membres s'est étendu assez longuement sur l'opportunité, et mieux l'utilité de ces institutions et surtout sur la direction à leur imprimer dans un sens utile.

Il rappela que lors de la suppression du concours d'animaux de boucherie, le Conseil municipal de Lille alloua deux mille francs au Comité pour organiser des courses au trot. L'année suivante le crédit fut porté à 4,000 fr. et ensuite à 6,000 fr.

Il prétend que ce subside a été détourné de son but primitif qui était : des courses au trot, et ajoute :

« Les courses au galop et à obstacles qu'on y a substituées sont sans utilité au point de vue du perfectionnement de la race chevaline, ainsi qu'on l'a déjà démontré dans une autre enceinte. »

Cette opinion a aujourd'hui beaucoup de partisans, mais elle est complexe. Je présenterai à ce sujet quelques observations.

La cheval de course proprement dit n'est pas propre, généralement, à d'autre usage. Ce n'est pas un cheval d'escadron. L'entraînement le rendrait impossible à l'armée. Ce n'est pas un cheval de promenade, si ce n'est dans un âge avancé, et alors il est usé et impropre à un service régulier. Il y a cependant des exceptions.

Les courses au galop et à obstacles prouvent certaines aptitudes acquises du cheval, l'adresse du jockey. Certes, les chevaux les plus célèbres sur le turf ne sont pas ceux qui ont le plus de fond.

On ne peut donc pas soutenir que le cheval de course et les courses au galop, soient utiles directement à la race chevaline.

Mais ils la sont d'une manière indirecte, incidente si l'on veut.

Cela, on ne peut la nier.

Les propriétaires des écuries de courses les plus renommées (à part quelques grands seigneurs, assez rares du reste) sont des éleveurs.

Or, si l'on cherche à donner au cheval de courses la conformation la plus propre à la vitesse seule (ce qui est trop exclusif), on ne peut négliger la qualité essentielle, celle à laquelle on tient la plus : la sang, la puissance, la race.

Les étalons célèbres, souche des chevaux de courses en renom, peuvent aussi revendiquer la paternité, l'origine d'une quantité de chevaux de sang auxquels ils ont transmis leur puissance, et dont on a fait des chevaux de selle (de guerre ou de promenade) ou d'attelage d'une valeur réelle, dont, enfin, on a utilisé les moyens.

Les courses contribuent incontestablement à donner à l'élevé des chevaux une impulsion qu'augmentent encore la concurrence et les rivalités du turf.

En ce sens là elles sont utiles.

Arrivant à la subdivision, les courses au trot sont certainement plus rationnelles que les steeple-chase. La trot n'est pas l'allure naturelle du cheval, mais c'est la seule employée à tous les genres de service que la civilisation exige de l'animal dompté et dressé.

Seulement le steeple-chase est un attrait de plus ; c'est un spectacle, un spectacle agréable, émauvant, offrant peut-être quelques dangers, beaucoup moins cependant que certains exercices de cirque qu'on

tolère et pour lesquels le public se passionne.

On a dit aussi :

« Les courses ne servent qu'à exciter le jeu. On a vu des jeux énormes provenant de paris et s'élevant à la somme de 700,000 fr. se partager entre les joueurs et les jockeys. C'était un scandale. »

Certes c'est fâcheux.

Mais la jeu se manifeste bien plus souvent ailleurs qu'à nos courses qui n'ont lieu qu'à des périodes fixes et éloignées.

La jeu est un péché originel qu'on rencontre partout et qui naît sous toutes les formes et de tous les prétextes. Depuis la salon aristocratique, les cercles les plus convenables où l'on joua du jeu à perdre des sommes assez fortes jusqu'aux maisons du jeu électorales ou défendues, les subdivisions de genres sont innombrables.

Abolissez les cartes et l'on jonerait à pile ou face, avec des osselets, avec un fétu de paille. Ça n'est pas la nature du jeu qu'il faut accuser, c'est le joueur.

L'autorité a supprimé tout ce qu'il était officiellement possible de prohiber.

Si l'on n'a pas proposé de chevaux, on peut mettre un million d'enjeu sur la gousier d'un pinson, sur les ergots d'un coq, les paings d'un boxeur ou la fleur d'un gladiateur moderne.

La jeu est une passion déplorable, mais c'est exagérer beaucoup de dire que les courses de chevaux augmentent le nombre de joueurs. Je la répète, ils joueraient ailleurs et autrement.

Le membre dont nous parlons trouve ces fêtes immorales. « Les cafés, dit-il, ont pu en tirer parti, mais pas le petit commerce. »

Dans tout espèce de fête, l'histoire, la politique, même religieuse, les cafés, les restaurants sont plus fréquentés, cela est certain ; mais je ne vois pas ce qu'il y a là d'immoral.

Je me rappelle que le jour de la procession de Notre-Dame-de-la-Treille, la plus magnifique fête qui ait eu lieu à Lille, on ne pouvait obtenir un verre d'eau ou un petit pain qu'à grand-peine. Les cafés étaient, comme on dit, pleins.

La cause était sérieuse et sainte, cependant.

Les ivrognes n'ont pas besoin des fêtes pour s'enivrer ; ce n'est même pas ces jours-là qu'ils choisissent.

Quant au petit commerce il doit y gagner et même aussi le grand.

Les dépenses de voitures, de barnais, de toilettes ; les dîners, les soirées données à cette occasion sont autant de petits ruisseaux qui coulent vers la grande rivière. La grande rivière, c'est l'océan.

Ja me borne à cette esquisse ; mais la question pourrait comporter de sérieux développements.

Quant à la fusion, j'y reviendrai. G.

Pour toute la chronique locale ; J. REZOUX.

THÉÂTRE DE LILLE.

LALLA-ROUKH, opéra en 2 actes, musique de Félicien David.

Il y avait une fois une princesse éprise d'amour pour un pauvre poète ; ce qui ne l'empêchait pas d'être demandée en mariage par un prince très riche et très puissant. La princesse ne connaissait même pas le prince. Décidée à le repousser, elle attend, rêvant à celui qu'elle aime, l'heure de la première présentation. Le prince arrive en brillant équipage ; la princesse lève les yeux ; jugez de son étonnement quand elle trouve devant elle celui-là même à qui elle a donné son amour, le pauvre poète de son cœur.

Le prince était tout simplement un marin qui, voulant être aimé pour lui-même avait imaginé pendant un acte et demi, la ruse d'un déguisement.

Le libretto de M. Michel Carre, qui a

pour titre : *Lalla-Roukh*, n'est ni meilleur ni plus mauvais que la plupart des œuvres auxquelles les grands maîtres du genre. Scribe et Saint-Georges, n'ont pas mis la main. Il intéresse au plus haut point, dessine habilement les situations et renferme quelques scènes comiques d'un assez bon effet.

*Lalla-Roukh* vient d'être représentée sur le théâtre de Lille. Constatons-le dès à présent, le succès a été complet.

Dans *Lalla-Roukh*, comme dans *Christophe-Colomb*, comme dans le *Désert*, Félicien David a cherché la poésie des faits. D'autres, avant lui, ont écrit de la musique imitative, mais la plupart de ses devanciers se bornaient à reproduire en réalité les phénomènes du monde physique.

Chez David, la réalité se double de l'impression ressentie devant elle ; le monde physique ne va pas sans le monde moral. Comme tous les grands artistes, Félicien David ne songe pas seulement à s'adresser à l'ouïe ; il veut encore arriver à l'âme et à l'esprit.

Le succès a été aussi complet que possible. M<sup>me</sup> Barbot et Cécile, MM. Justin et Bounefoy ont été rappelés à la chute du rideau, après avoir été applaudis pendant tout le cours de la soirée.

Depuis longtemps nous n'avions assisté à Lille à une première représentation aussi lestement enlevée, aussi satisfaisante dans l'ensemble et dans les détails. Les costumes sont brillants, la mise en scène est soignée, les chanteurs n'ont eu qu'une défaillance notable, et les artistes, la vaillante M<sup>me</sup> Barbot à leur tête, ont fait leur devoir.

Je terminerai volontiers par le mot de Bounefoy :

« Soldats, je suis content de vous ! » G. M...

CORRESPONDANCE.

Nous publions sous notre responsabilité légale le résumé suivant extrait de nos correspondances.

Paris, 27 novembre 1863.

Le bruit a couru, dans certains cercles, que M. Berryer se proposait de donner, pour raison de santé, sa démission de député au Corps législatif. Les amis de l'éminent orateur démentent ce bruit, qui n'a pas le moindre fondement.

C'est devant la cour impériale de Dijon qu'est renvoyé le *Courrier de St-Etienne*, par suite de l'arrêt de cassation dont nous avons rendu compte.

L'Empereur et l'Impératrice d'Autriche ont rendu visite, le 24, au grand-duc Constantin, dans l'hôtel de l'ambassade de Russie. Dans la matinée, S. A. I. avait reçu les généraux et fait une visite à S. M. et aux archiducs.

L'Italie annonce la prochaine arrivée à Naples du grand-duc Constantin.

Le *Moniteur des Arts*, petite feuille qui existe depuis plus de six ans et qui rend de bons services, a perdu cette semaine son rédacteur-fondateur, M. Audiffert, bien que peu avancé en âge, a été enlevé à sa famille, à ses amis, en moins de deux jours. Il avait organisé avec autant d'intelligence que de succès un grand nombre d'Expositions artistiques dans les départements et plusieurs villes importantes de l'étranger. C'était un ardent et zélé serviteur de la cause de l'art et des intérêts des artistes.

Il y a quelques jours à peine, l'Empereur Napoléon III adressait une lettre de félicitation à Mgr Paris Evêque d'Arras, au sujet de sa nouvelle publication : *Jésus-Christ est Dieu*.

Victor-Emmanuel voulant protester contre cet acte de haute convenance, vient de conférer la décoration des *Saints-Maurice et Lazare* à M. Renan auteur de la *Vie de Jésus*.

Mais malheureusement, M. Renan n'ad-

condamne pas à des tortures que je suis incapable de supporter ! Et en est-il une plus grande que de le voir tomber si bas, toi que je voulais élever si haut ? Ma force est épuisée ! Klas Malchus, vois les larmes de ton père ! Je ne me rappelle pas avoir jamais pleuré jusqu'à ce jour ! »

En effet, le colonel avait perdu son énergie et son empire sur lui-même ; il employa le reste de ses forces à une action qui caractérisait cet homme fier : il poussa le verrou de la porte qui communiquait avec le salon, puis il tomba sur un siège, en cachant dans ses mains son visage horriblement décomposé.

Klas Malchus était là, debout, effrayé de ce spectacle terrible et déchirant. La baronne frissonna en lisant sur ses traits qu'il n'y avait pas de changement de résolution à espérer. En ce moment affreux, vaincue par son angoisse, elle se jeta aux pieds de son fils ; mais elle tomba évanouie avant d'avoir pu proférer une parole.

Saisi d'inquiétude, Klas Malchus ouvrit la porte du cabinet rouge : Isabelle était assise sur le sofa, droite et dans l'attitude d'une personne qui écoute ; sa main reposait dans celle de Richard, dont l'agitation brûlante n'avait fait que croître de plus en plus pendant la dernière partie de l'entretien qu'il avait entendu. À l'aspect de ce qui se passait dans la pièce voisine, tous deux s'y élançèrent. On releva la baronne, qui reprit bientôt l'usage de ses sens ; quant au colonel, toujours assis à la même place, il offrait l'image d'un morne désespoir. Sa douleur était muette, mais violente. Lorsqu'Isabelle lui prit la main et le considérait avec intérêt, il lui dit d'un ton déchirant :

« Je t'en conjure, essaie au moins de le ramener à la raison ! »

Mais un seul regard jeté sur la mine résolue de Klas Malchus suffit pour convaincre sa sœur que toute tentative serait vaine.

La nuit était fort avancée lorsque les membres de la famille se séparèrent. La résolution de Klas Malchus était immuable comme le destin ; mais, afin de ne pas vivre dans un enfer quotidien, il déclara qu'il allait voyager jusqu'à ce qu'il eût atteint sa majorité.

A cette nouvelle, M. de Vallis respira un peu. Il allait au moins avoir le temps de réfléchir, et c'était une espèce de soulagement pour lui que de savoir Klas Malchus à l'abri de l'influence de sa dangereuse sirène durant une couple de mois — qui pouvaient amener bien des changements.

Meintenant le baron était assis dans sa chambre, la tête appuyée sur sa main. Richard allait et venait à côté de lui ; aucun des deux ne songeait à prendre du repos.

« Puiss-je n'avoir plus jamais à traverser une soirée aussi orageuse ! dit Klas Malchus. Il est affreux qu'un misérable préjugé puisse rendre si insensées des personnes raisonnables ! Je pars ; mais, Richard, je confie à ta protection celle qui est et qui sera tout pour moi. Considère-la comme ma fiancée et traite-la en conséquence. »

« Si je ne suis pas moi-même dans une maison de fous d'ici à ce que tu reviennes, je m'efforcerai d'accomplir cette mission ! répondit Richard, dont, en ce moment, les traits contractés frappèrent Klas Malchus pour la première fois. »

« As-tu éprouvé, toi aussi, une heure

de torture ? demanda le baron avec surprise. »

« Oui, et même d'une torture horrible, répondit Richard. »

« Eh bien, parle, et confondons nos douleurs. As-tu essayé un refus d'Isabelle ? »

Richard tressaillit.

« Klas, s'écia-t-il d'un air farouche voisin de la démence, comment ces mots s'échappent-ils de tes lèvres ? Si Isabelle rejette mon cœur — alors, alors... »

Klas Malchus s'approche de lui ; les sentiments qui se combattaient sur le pâle visage de son cousin lui firent oublier ses propres souffrances. Quoique le jeune baron aimât ardemment, profondément, de toute son âme, les sentiments qui faisaient battre son cœur n'étaient que le calme plat en comparaison des tempêtes effrénées qui déchiraient le sein de Richard, et que ses violentes émotions de tout à l'heure venaient de porter à leur comble.

« Ne parle pas de cela ! je crois que je serais capable de tout ce soir ! dit le lieutenant, en lixant des regards farouches sur son ami, qui lui posait familièrement la main sur l'épaule. »

« Non, mon cher Richard, je ne dirai rien qui puisse t'agiter. Peut-être seras-tu d'avis de m'accompagner dans mon voyage et d'attendre jusqu'à notre retour pour demander sa main. »

« Klas, doutes-tu donc qu'elle me l'accorde ? Non, je ne puis partir — elle a besoin de moi ! Klas, si tu savais tout ! Ces horribles secrets qui reposent dans mon cœur ! »

« Des secrets dans ton cœur, Richard ? Ne peux-tu me les confier, à moi qui t'aime tant ? »

« Non, c'est impossible ; je n'ose la trahir ! Mais qu'est-ce qui te porte à croire que je ne pourrais l'obtenir ? N'a-t-elle pas de la tendresse pour moi ? »

« Oh ! certainement si, et à tel point qu'il me semble, quand j'y réfléchis, que tu n'as qu'à tendre la main pour saisir ton bonheur. Mais pourquoi tarder ? Tu te consumes toi-même ! Aie donc le courage de connaître ton sort ! »

« Elle évite toujours une explication ; c'est ce qui me fait hésiter. »

« Elle n'éludera pas une réponse décisive si tu la demandes sérieusement, et jamais l'occasion n'a été meilleure qu'en ce moment, où tu peux lui donner à entendre que tu te proposes de m'accompagner dans ton voyage. »

« J'y réfléchirai ; que ne puis-je le faire en toute liberté d'esprit, mais je suis dans la fièvre ! »

Le jour naissait déjà que les deux jeunes gens surexcités ne pensaient pas encore au sommeil.

La semaine nécessaire pour les préparatifs du voyage de Klas Malchus s'écoula dans la plus grande tristesse pour toute la famille. On ne soufflait plus un mot de l'affaire qui maintenant était décidée ; mais les larmes incessantes de la baronne, la froideur glaciale et le silence du colonel disaient assez quelle était la situation.

Richard avait passé à Latorp la plus grande partie de cette semaine. Ses combats intérieurs étaient sans fin. Il savait qu'il lui serait impossible, dans tous les cas, d'accepter la proposition de Klas Malchus ; il ne pouvait quitter Isabelle ; que servirait donc de précipiter une démarche dont l'échec le pousserait fatalement au bord de l'abîme et au désespoir ?

M<sup>me</sup> EMILIE CARLEN.

(La suite au prochain numéro.)